

Raymond Matabosch

Chemins de déperdition



Raymond Matabosch

Chemins de déperdition

Un chemin vers soi-même

Poème

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-332-47003-4

Dépôt légal : novembre 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

Preface	9
Pseudo-poete et pseudo-poesie.....	15
Parole.....	23
Errance.....	24
Pamphlet.....	26
Le culte du deshonneur.....	27
S.o.s.....	30
Ossuaire.....	31
Ampleur du desastre.....	33
Oraison funebre.....	36
Les gueux	38
Les cloportes.....	42
Veillee mortuaire.....	46
Apophtegme	47
Genese d'une revelation	48
Croisades et guerre sainte.....	58

Reve d'oiseau.....	61
Deni de justice	63
Oraison aux pervers.....	64
Inique purification	68
Aphorisme.....	71
Ressac	72
Pomme de discorde.....	73
Instantane.....	79
Convoi vers l'horreur.....	81
Sacrilege ou terrorisme	83
Attentat	86
Espace sideral	88
Hiver	89
Parole	93
Instants de vie	94
Horizon agreste.....	102
Massacre	104
Tete a tenir.....	107
Carnaval politicien.....	109
No nemo.....	113
Regards humains.....	115
Evidence	122
Arme d'haste.....	123
Apatrides.....	125

Mosaïque	127
Polichinelles	129
Benediction delete	131
Droit de mouvance	134
Simple spectateurs	140
Alienation collective.....	143
Sentence.....	147
Pelerinage vers l'oubli.....	148
Constat de folie.....	150
Sermon politique	152
Voyage dans le neant.....	155
Alternance	161
Mystification integriste.....	170
Conscience.....	175
Homme cameleon.....	176
Etroit d'esprit.....	180
Segregation electorale	193
La chute de babylone.....	196

Préface

Raymond Matabosch a-t-il le droit de se taire, de faire l'autruche ou de rester muet quand la chair des hommes sent l'odeur des brochettes grillées au nom d'un dieu vengeur ou d'un homme dieu ? Si dieu n'est ni vengeur ni homme, serions-nous possédés par le charme du diable, cet ange déchu, protéiforme qui incarne toutes les formes attrayantes, la chair, la femme, la sensualité que condamne toutes les religions ? Baudelaire serait-il dans le vrai lorsqu'il dit que « *C'est le diable qui tient les fils qui nous remuent* » ? Persisterons-nous dans quel genre de doute ? Le doute de faiblesse ou le doute de force, selon Alain ? Quelqu'un se rappelle-t-il un mois, une semaine ou même un jour, quelque part dans ce monde si vaste, sans la moindre trace d'une guerre ? Autant de questions que l'homo aditus naturae se pose sans trouver la moindre réponse. La religion se tait, la politique fait l'autruche et ses littérateurs restent muets.

Dans Les Chemins de la déperdition, l'Errance est le sort de ces voyageurs de l'absurde et de l'impossible. Tels des automates ou des ombres

dantesques, ils marchent sans jamais se trouver. Sans jamais se retrouver sauf dans le mal. Non pas le mal du siècle de Chateaubriand, mais le mal tout court.

Et cet absurde-ci, et ce mal-là durent depuis des siècles. Schopenhauer et Kierkegaard en avaient fait un sujet de réflexion dans leur philosophie. Mais, les racines du mal n'étaient-elles pas ancrées même au paradis par la présence de Satan dans l'histoire de la Pomme ? Les deux premiers fils d'Adam et d'Ève ne s'étaient-ils pas entretués pour leur propre sœur ? Tous les hommes du monde ne seraient-ils pas un fruit d'inceste ? Et la vierge qui enfante ? Et les prophètes assassinés ? Et la guerre sainte ? Et le meurtre politisé ? Et le colonialisme civilisé ? Et le massacre médiatisé ? Et la torche de la liberté brandissant le feu et le fer ? Avons-nous tout simplement hérité d'un monde fou ?

Raymond Matabosch, écoute et écrit. Une voix forte dans son dos le presse d'écrire et d'envoyer ce qu'il voit, ce qu'il apprend et ce qu'il entend aux sept mondes. Il ne fait pas d'éloges à la manière des poètes de la cour. Il ne met pas d'habits brodés d'hypocrisie sociale. Il n'est pas, non plus, de ceux qui craignent que le monde leur tombe sur la tête. Il n'est ni fataliste ni pessimiste. Il est, par la force de son activité de volcanologue, prévoyant, méticuleux, objectif, humaniste...

On est alors loin du décalage entre le langage et la réalité car toutes les interprétations donnent lieu à une lecture équivalente. Et l'on est dans ce réalisme où les mots collent les choses sans aucun décalage entre le langage et cet autre qui parle puisque la communication inter subjective est normale et sans

équivoque. Ceci serait de l'avis de mon professeur Jean Cortès, de Toulouse Le Mirail, s'il avait à faire une approche sémio-linguistique des textes de Raymond Matabosch.

Dans Les Chemins de déperdition si rime il y a, elle n'est là que par pur hasard. Mais lorsqu'on manie avec maestria l'art d'écrire on n'a point besoin, d'être un rimeur, un rimailleur ou un versificateur. Lorsque la nuit est aussi pécheresse que la lune ira-t-on crier justice au soleil gangréneux. Quand l'espace est un bandit d'honneur, ira-t-on porter plainte au temps ? Quand des animaux civilisés peuplent la terre, la dominant, la maîtrisent, la corrompent ira-t-on demander conseil au dictateur ?

Et l'on sent la force des mots, dans leur juxtaposition. Forme de volcans ou de pyramides, les mots s'abattent l'un sur l'autre. Se joignent, se séparent, forment une espèce de peinture rupestre de ceux qui illustrent des contes mythiques bantous, offrant une lecture plurielle grâce au balayage de l'espace et dont on tire l'unique conclusion d'une chute perpétuellement renouvelée.

Raymond Matabosch, n'agit pas en poète qui pleure sur son sort. Vous ne trouverez point de textes dont la focalisation soit interne. Ni le Je, ni le Moi ne sont présents. Car le Moi est un fantoche creux et abusé de toutes les vanités que lui propose, comme des pièces, l'amour propre, selon les Moralistes. Pascal va plus loin et le qualifie de haïssable du fait qu'il a tendance à faire de soi le centre du monde et conduit par conséquent à l'égoïsme, au narcissisme... Il va encore plus loin, il le renie pour épouser l'universalité de l'autre qui absorbe ce Moi afin de le

rendre moins haïssable, peu égoïste. Cet autre que toutes les démagogies humaines ou divines n'ont pu corrompre.

Les Chemins de déperdition, sont de longs chemins qui serpentent les plus hautes des montagnes, les plus actifs des volcans, les tremblements les plus dévastateurs, les menaces les plus probables dans l'immédiat. Car Raymond Matabosch fait en quelque sorte partie de cet autre qui n'a point de maison attitrée, toujours sur les routes et sur les chemins du monde, quelque part au contact des souffrances humaines qui ne le laissent pas de marbre. Alors il le crie et l'écrit avec des mots de feu, de souffre et de magma. Son cœur est outré par ce que les hommes font à leurs semblables ou ne font pas, des fois, quand on crie au feu ou à l'eau et que personne ne réagit laissant des centaines de milliers d'innocents périr sous un Tsunami qui a pourtant tardé des heures à toucher terre.

Raymond Matabosch, doit savoir des vérités que nous ignorons, nous qui ne voyons que le bout de notre nez. Non, il n'est pas prophète ! De nos jours nul besoin de l'être pour constater la chute éminente quand on occupe les premiers rangs sur l'estrade du prévisible. Il ne revendique même pas le statut de poète. Ses pluies de vers verticaux dans leur disposition graphique portent plus qu'un message poétique. Ce sont des retombées magnifiques d'une vision véridique des êtres et des choses.

Raymond Matabosch doit voir les entrailles de la terre qui se réveillent, qui se révoltent, qui réclament vengeance pour ses terres, ses îles et ses montagnes qu'on rase par le plutonium pauvre/enrichi. Ma foi, il

est arrivé à connaître le même sort que les humains. Ces mêmes hommes que le Candide de Voltaire vit « *criblés de coups regardant mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles sanglantes* ». Une image digne de Goya.

Et alors que Goya n'en faisait que les dessins, d'autres en faisaient des desseins...

Le 26 Mai 2007.
Abdelouahid BENNANI, poète.

Pseudo-poète et pseudo-poésie

Ne vous en déplaie, au sens noble du poème et de la poésie comme chacun peut ou veut l'entendre, je ne suis pas poète ne détenant ni la manière, ni l'art, ni même le verbe, tout ce qui chante sous la plume. Je n'en suis pas, pour autant, un rimeur, un rimailleur ou un versificateur, et pas plus un chancre, un troubadour, un ménestrel ou un aède. J'écris, c'est un fait indéniable, des textes, tenu par des impulsions soudaines et brutales, dans le feu de l'instant.

La réalité présente, les actes politiques ou politiques, les faits divers... se muent en fils conducteurs pour catalyser mes sentiments et mes réactions, et interférer sur mes pérégrinations et mes pensées. Alors, sans ménagement aucun, sans retenue aucune, me lâchant, je m'exprime avec virulence, brusquerie, fureur, fougue et passion. Je vilipende. Je honnis. Je fulmine. Je proteste. Je crie mon écœurement, mes répugnances, mes indignations. Je hurle mes révoltes. Je vocifère. Je tonitruie et je tempête à l'encontre des scandales, des abjections, des crimes gratuits perpétrés par des terroristes sans foi ni âme. J'éruce mes répulsions. Je jette du venin.

Je libère ma chair des toxines l'empoisonnant. Je dénonce les injustices. J'invective. Je manifeste. J'accuse. Je romps avec les raisons viles et méprisables, entretenues par les régimes qui asservissent les hommes, qui les oppriment ou qui les soumettent, qui les tyrannisent, qui les assujettissent ou qui les détruisent.

Et même rédigés en vers libres, cadences et sonorité l'exigeant, mes écrits n'en sont pas des poèmes, d'autant moins des poésies, étant bâtis et dressés au vitriol. Mais je suis ainsi, entier, sans complaisance ni concession, car j'observe l'homme irréprochable, une race unique en nos temps de décrépitude sociale, et je ne perds pas de vue l'homme droit, certain que l'avenir de ces hommes sera pacifique. Au contraire, les transgresseurs seront anéantis et l'avenir des méchants, des odieux, des abjects, des ignobles, des indignes, des exécrables et des malintentionnés sera, lui, retranché du peuple, de l'assemblée et de la cité.



Comment ne pas s'imaginer que le monde, notre monde, tombe en décrépitude quand, alors que, penché sur ma table de travail, je m'échine dans la rédaction de la préface de ce livre, on entend la radio égrener la litanie des informations.

«... Alors que l'Afghanistan entamait sa troisième nuit d'angoisse sous les bombardements, l'organisation terroriste Al Qaïda menace, par de nouveaux attentats suicides, de continuer à frapper les États Unis... »

«... Les raids américains reprennent avec force sur l'Afghanistan. Un tir mal ciblé a atteint un quartier résidentiel de la capitale afghane et tué quatre civils au moins... »

«... Alors qu'aux États Unis le nombre de personnes, touchées par la maladie du charbon, se multiplie, la psychose à l'attaque bactériologique, par attentat, se développe en Europe et en Amérique... »

«... Certains milieux autorisés du monde arabe dénoncent que des voix s'élèvent, appuyées et orchestrées par le macrocosme de la Maison Blanche, pour accuser Al Qaïda d'être le bras armé de la Syrie et de l'Iran... »

Est-il possible de se taire, de faire l'autruche ou de rester muet ?

Et comme un flot furieux, l'intégralité du Psaume I me vient en mémoire :

« Heureux est l'homme qui n'a pas marché dans le conseil des méchants, qui ne s'est pas tenu dans la voix des pécheurs, et qui ne s'est pas assis dans le siège des moqueurs.

« Mais ses délices sont dans la Loi de l'Éternel, et, dans sa loi, il lit à voix basse jour et nuit.

« Il deviendra, assurément, comme un arbre, planté près du ruisseau d'eaux, qui donne son fruit en son temps, et dont le feuillage ne se flétrit jamais, et tout ce qu'il fait réussira.

« Et c'est pour cette raison que les méchants ne se tiennent pas debout dans le jugement, de même les pécheurs dans l'assemblée des justes.

« Car l'Omnipotent prend connaissance de la voie des justes tandis que la voie des méchants périra. »

Alors, comme s'extirpant d'une source bouillonnante, les mots, les versets, les phrases coulent et s'enchaînent sous la plume frénétique, tels qu'ils se présentent, dressés sur leurs ergots, durs, virulents et justiciers, sans ponctuation ou presque, exceptés quelques points de suspension, d'interrogation, d'exclamation, deux points, points virgule ou point à la ligne.

Et ceci n'est ni un poème ni une poésie.



Même si j'écris en vers, rimés ou libres, je ne suis pas un poète car je n'ai aucune faculté poétique. Je ne compose pas des poèmes, des œuvres en vers d'une certaine étendue, ni des œuvres en prose détenant le style et les fictions de la poésie. Je ne détiens pas l'art de tresser des vers. Et, pas plus, je ne rédige des pièces de petite étendue possédant le caractère de ce qui touche, émeut ou charme.

Je ne chante pas au lutrin élevé dans le chœur d'une église pour porter le livre de chant liturgique parce que je ne suis pas un chantre.

Je ne suis pas, de même, un laudateur, le chantre du régime que je ne célèbre pas, que je ne glorifie pas, que je ne vante pas, le régime existant par le fait d'hommes politiques, des politiciens infâmes politicards véreux, de tous bords confondus.

Je ne négocie pas des œuvres lyriques, gestes, épopées, mystères..., dans une langue d'Oc ou d'Oil ante-passée. Je ne suis pas plein d'enthousiasme, d'ardeur, d'admiration passionnée, d'exaltation.

Et bien que j'exprime, sans fard, mots après mots couchés sur la page blanche, mes émotions et mes sentiments personnels, je ne suis ni un troubadour, ni un trouvère, ni, moins encore, un ménestrel.

Je ne m'appelle pas Homère, poète épique Hellène, auteur supposé de l'Iliade et de l'Odyssée, un aède dont l'existence problématique fut entourée de légendes. La tradition le représentait vieux, aveugle et, errant de ville en ville, déclamant ses vers. Je n'ai pas écrit l'Iliade, un poème héroïque en vingt-quatre chants, récit sanguinaire d'un épisode de la Guerre de Troie. Je n'ai pas écrit, non plus, cet autre poème épique, de même décliné en vingt-quatre chants qu'on dénomme Odyssée et dans lequel « *tandis que Télémaque part à la recherche de son père, Ulysse recueilli, après un naufrage, par Alcynos, roi des Phaèciens, raconte ses aventures...* »

Je ne suis pas né en Boétie, à Ascre. Je ne suis pas l'auteur des Travaux et des jours, poème didactique édictant des sentences morales et des préceptes d'économie domestique, ni de la Théogonie ou généalogie des Dieux, l'une des principales sources de la Mythologie grecque, ne m'appelant pas Hésiode.

Je ne me baptise pas Terpandre, n'étant pas poète musicien. Je ne suis pas apparu à Lesbos. Et ce n'est pas à moi que l'on doit attribuer la fondation de l'école citharédique de Sparte et les nombreuses inventions musicales, cithare à sept cordes, modes éoliens et béotiens...

Je ne m'appelle pas Archiloque, n'étant pas natif de Paros et je ne puis passer pour l'initiateur des vers

iambiques. Je ne m'appelle pas Anacréon. Je ne connais pas l'Ionie, ni la ville de Théos. Je n'ai pas composé des Odes célébrant l'amour et la bonne chère qui inspirèrent la poésie anacréontique de la Renaissance.

Je ne m'appelle pas Pindare, Callimaque, Théocrite, Apollonios de Rhodes, Origène ou Plotin. Je ne m'appelle pas... La Grèce n'a jamais été mon pays natal. Et je ne suis pas plus romain. Je n'ai jamais vécu au Moyen-Âge, ni à la Renaissance, ni au Siècle d'Or, ni sous la Révolution. Je suis seulement fils du troisième quart du XX^e siècle, de l'après II^e Guerre Mondiale, façonné sous Mai de l'an 1968 et engagé dans les tribulations du III^e Millénaire.



Malgré tout, je ne suis pas un poète. Je ne rimaille pas, du moins... je le pense. Je n'additionne ni n'accumule des mots et des phrases sans consistance, les uns ou les autres derrière les autres, pour noircir des pages, pour déclarer, avec emphase, que je suis capable « *de pondre* » un recueil, pour me faire croire que je suis l'égal des plus grands... J'écris, tout simplement, pour dénoncer la bêtise humaine, les absurdités humanoïdes, les injustices et les actes dilatoires ou licencieux.

Je ne revendique rien d'autre et je n'ai et je n'aurai rien de plus, autres que mes convictions et mes débordements, à revendiquer...

Mais pourquoi tant de fiel dans mes écrits ? Que m'as-tu fait l'homme, pour être aussi dur avec toi ?